

Une agriculture à deux vitesses : *l'évolution des productions végétales à NEUFVY-SUR-ARONDE (1850-1939)*

Jean POLAK

Réalisant le classement des archives municipales de Neufvy, nous en avons profité pour examiner les quelques séries de statistiques agricoles dont dispose la commune, et les rapprocher de données conservées aux Archives départementales de l'Oise pour la même commune et sur le même objet. Le corpus ainsi constitué bénéficie d'une relative continuité et fournit des informations intéressantes sur l'évolution de l'agriculture d'un petit village du Plateau Picard, des années 1850 à la veille de la Deuxième Guerre mondiale. (1)

Les statistiques

Au XIX^{ème} siècle, les pouvoirs publics, afin de limiter l'impact des disettes par l'achat préventif de céréales à l'étranger, demandaient à chaque commune de relever, en mai, la manière dont le terroir avait étéensemencé et de leur indiquer en octobre les résultats des récoltes de l'année.

Ce travail était effectué par une commission émanant du Conseil municipal, composée de personnalités intéressées professionnellement par le secteur agricole. Dire que les données fournies aient été sincères, un historien ne saurait aller jusque-là. Dans le domaine des renseignements à fournir aux administrations, au fil des siècles, propriétaires et cultivateurs ont toujours témoigné d'une méfiance et d'une réticence ataviques, sachant les effets négatifs qui, après-coup, en résultaient au niveau des impositions (2).

Les indications données représentent toujours une réalité plausible, quelquefois exacte, mais il est toujours possible que celle-ci ait été, subjectivement, minorée. Ces données étaient collationnées par une Commission formée des délégués municipaux des communes du canton présidée par le juge de paix et adressées au Ministère de l'Agriculture par voie préfectorale. Ces renseignements ne donnaient donc qu'une

image très approximative de la réalité mais satisfaisaient les prévisionnistes de l'époque.

Ces états nous servent aujourd'hui à connaître les productions, que nous estimerons minimales, du terroir de Neufvy, du milieu du XIX^{ème} siècle à la veille des années 1940, et à constater les évolutions des productions cultivées.

La persistance de l'assolement triennal

Les délibérations communales indiquent qu'au moins jusqu'au milieu du XIX^{ème} siècle, à Neufvy, comme aux environs, l'agriculture n'échappait pas à l'assolement triennal hérité de pratiques collectives agricoles anciennes.

Le finage occupé par la communauté d'habitants était divisé en trois grandes parties plus ou moins égales, "les soles". Sur la première à partir du mois d'octobre, on procédait aux semailles d'hiver : le froment, le blé-méteil, le seigle ; sur la seconde,



**D'un siècle à l'autre, les maisons de la Place de Neufvy
n'ont guère changé.**

*(Carte postale ancienne, collection Jean Polak,
photo Michèle Polak, 2008)*



au printemps, on semait les "mars" : l'orge mais surtout l'avoine, nourriture principale des chevaux. La troisième partie n'était pas ensemencée, mais néanmoins labourée et entretenue. Y poussaient au printemps les herbes adventices que les bestiaux du troupeau communal, des moutons exclusivement, venaient paître, du milieu du printemps à la fin du mois d'août, après quoi, ils pâturaient les éteules des champs dépouillés de leurs céréales.

Les déjections ovines engraisaient ainsi faiblement le sol. Le fumier demeurait le seul engrais connu ; faute de nombreux gros bestiaux, au milieu du XIX^{ème} siècle, il était peu abondant. Souvent les baux interdisaient la vente des pailles, qui devaient toutes être utilisées sur l'exploitation, pour augmenter la production du précieux engrais et enrichir la terre en humus.

L'année suivante, les pièces semées en blé l'étaient en orge et en avoine ; celles qui avaient porté ces dernières céréales étaient mises en jachère et les champs qui s'étaient reposés une année et avaient été parcourus par les moutons, que l'on engraisait alors de fumier si on le pouvait, étaient ensemencés en blé.

Importés d'Angleterre au milieu du XVIII^{ème} siècle, les fourrages artificiels (trèfle, sainfoin, luzerne...) furent introduits dans la région au début du XIX^{ème} siècle et on en ensemença petit à petit sur les jachères : on avait compris que ces plantes nouvelles, en plus de nourrir les animaux, apportaient au sol l'azote dont avait besoin la culture qui suivait, et qui était naturellement le blé.

L'assolement triennal était toujours respecté, mais au cours du siècle la part de la jachère nue ne cessa de diminuer. En plus des prairies artificielles, la terre autrefois mise au repos fut de plus en plus souvent ensemencée

de plantes sarclées (betteraves fourragères, pommes de terre), de plantes textiles (chanvre) ou industrielles (colza), singulièrement à Neufvy où, en 1862, la jachère ne comptait plus que pour 26 ha, représentant quelque 13% de la sole qui lui était toujours réservée : il est ainsi fort possible qu'on ait laissé reposer la terre tous les six ans.

Les terres labourables

En 1858, les terres labourables s'étendaient sur 604 ha, elles passèrent à 612 ha en 1862. Elles augmentèrent en superficie au détriment des prés en 1862 (+ 8 ha), qui connaissaient une régression notable puisqu'ils diminuèrent de moitié, passant de 18 à 9 ha.

Ce phénomène s'inscrivait dans la volonté, à l'époque, d'accroître les superficies labourables par une reconquête des terres propres à cet emploi, par des opérations de défrichage et de drainage des terres vaines, le desouchage des vignes (3), le rattachement aux champs les bordant de nombreuses micro-parcelles cultivées par les manouvriers : il est vraisemblable que "les Jardins de Planque", voués à une micro-culture potagère commerciale favorisée par leur exposition, aient disparu du fait de ces circonstances à cette époque.

Les terres labourables couvraient encore 611 ha en 1902 mais 595 ha en 1904 comme en 1913. Il est probable que les terres reconquises entre 1858 et 1862 n'aient pas donné les récoltes escomptées après 40 ans de culture et d'améliorations apportées, aussi furent-elles sans doute couchées en herbe (les pacages augmentèrent) ou pour les moins fertiles retournèrent à la friche

Pendant la période 1920-1939, les variations de surface des terres labourables furent encore nombreuses. Leur superficie était 564 ha en 1920, de 567,50 ha en

1923, ce qui peut-être expliqué par l'absence de mise en culture de certaines terres parcourues par la guerre de 1914-1918 ou mises en pâturages, car moins intéressantes à cultiver, surtout en une période où la main-d'œuvre manquait. De 1925 à 1937, les terres labourées occupaient une superficie de 593 ha, de 546 ha en 1938, régression compensée pour partie par la mise en herbage et la plantation d'oseraies ; de 585 ha en 1939, une partie des terres semées en herbe retournèrent aux labours.

Globalement au cours de la période, en dehors de circonstances conjoncturelles exceptionnelles, les surfaces labourables ont connu une relative stabilité puisqu'au fil des années elles ont évolué de moins de 3%.

Vers la concentration des exploitations agricoles

En 1862, Neufvy comptait 44 exploitations agricoles : la quasi-totalité de la population active du village y était employée : 33 exploitations étaient des micro-exploitations dont la superficie était inférieure à 5 ha, 4 comptaient entre 5 et 10 ha, 2 de 10 à 20 ha, 1 de 40 à 50 ha, 2 de 60 à 80 ha, 1 de 80 à 100 ha, 1 dépassait les 100 ha.

La même enquête indique que, pour les fermes les plus importantes, 3 étaient dirigées par des maîtres-valets qui faisaient valoir pour le compte et sur les ordres des propriétaires, 7 étaient dirigées par des laboureurs c'est-à-dire par des propriétaires-fermiers, le reste par des manouvriers qui, souvent, n'employaient que les membres de leur famille sur leur petite exploitation, louant aux laboureurs, en échange d'une redevance en travail, l'attelage, la charrue et le matériel dont ils avaient besoin.

Les autres enquêtes ne portent aucune indication sur les structures d'exploitation ou sur la

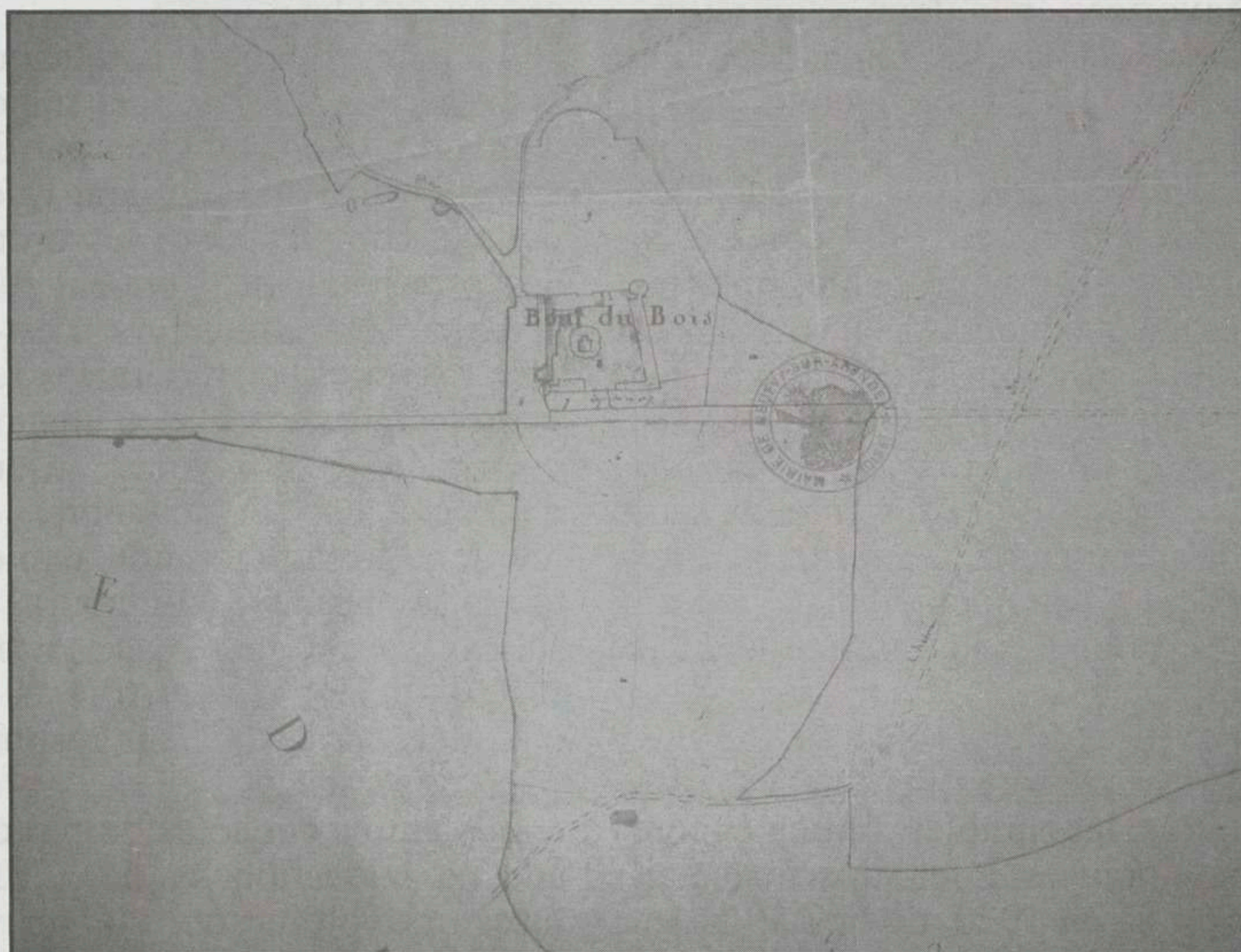
superficie des fermes. Des statistiques trouvées dans les archives communales nous ont permis de connaître les surfaces des terres labourées des exploitations.

Pour 1920, par exemple, on peut apprendre que la Sucrierie de Francières, qui avait repris les terres d'Eugène Vecten à la Ferme du Pré en 1906-1907 et qui louait à Neufvy toutes les terres agricoles pouvant être cédées, exploitait 314 ha. Subsistaient en outre à Neufvy, une exploitation de 128 ha (la Ferme du Bout du Bois) et trois exploitations cultivant respectivement 33, 27 et 23 ha. La surface des autres exploitations était minuscule, la plus importante étant celle de Valentin Berthe qui couvrait 2,15 ha.

L'entre deux-guerres accentua la concentration. En 1937, on comptait trois grandes fermes (351, 105 et 100 ha) et quelques micro-exploitations (de 2,40 à 0,40 ha) tenues par des journaliers agricoles, pratiquant la double activité. Le phénomène de concentration optimum fut atteint en 1943, avec le rattachement, pour le compte de la Sucrierie de Francières, de la Ferme du Bout du Bois à la Ferme du Pré et la disparition des micro-exploitations.



La Ferme du Pré (photos Michèle Polak)



**La Ferme
du Bout-du-Bois**
(extrait du cadastre
de Neufvy-sur-Aronde.

(Archives
communales)

Les productions végétales

Déclin des emblavements, augmentation des rendements

Le terroir de Neufvy a été, séculairement, consacré à la culture des céréales. Au milieu du XIX^{ème} siècle, on y cultivait le froment (le blé), le méteil (mélange comprenant 2/3 de blé et 1/3 de seigle) et du seigle sur les terres pauvres ; sa culture était quasi obligatoire, car sa paille était utilisée pour la ligature des gerbes. On produisait encore de l'orge pour l'alimentation animale et humaine et pour l'industrie, et de l'avoine pour la nourriture des chevaux.

A partir des données existantes, nous avons pu sélectionner trois périodes d'analyse : 1857-1882, 1905-1913, 1920-1939.

Durant la première période, en moyenne 30,20% des terres labourables étaient ensemencées en blé (185 ha), 7,70% en méteil (47 ha), 3,60% en seigle (22 ha), 22,20% en avoine (136 ha) et 3,30% en orge (20,20 ha), dont la culture commença à décliner à partir de 1872, période où les ensemencements ne dépassèrent pas 10 ha. C'était ordinairement 2/3 des surfaces labourables qui étaient soumises à la culture des céréales.

La période 1857-1868 connaissait encore l'assolement triennal : des libertés étaient données aux cultivateurs pour dessaisonner, c'est-à-dire échapper aux contraintes collectives et ensemer comme ils l'entendaient. Il n'en demeure pas moins que les pratiques anciennes perduraient ; les rendements, faibles le plus souvent, étaient encore réduits lors de conditions climatiques défavorables. Froment et méteil connaissaient les mêmes rendements : 14 q/ha en moyenne pour la période, mais pouvaient se révéler catastrophiques lors

des mauvaises années (7,50 q/ha en 1861), ou approcher voire dépasser les 20 q les bonnes années (19,10 q/ha en 1863, 20,50 q/ha en 1858).

Les rendements en seigle tournaient en moyenne autour de 14,40q/ha, leur amplitude étant restreinte (entre 17,80 et 12,20 q/ha) : cultiver du seigle confèrait une petite sécurité lors des mauvaises années. Il en allait de même pour l'orge, qui rendait en moyenne 13,15 q/ha. Les rendements en avoine se révélaient plus fluctuants : ils étaient d'une moyenne de 10 q/ha pendant la période, avec de forts écarts qui pouvaient faire passer les rapports du simple au double : 13,7 q/ha en 1862, 7,2 q/ha en 1867. La période 1872-1882 témoigne d'un fort accroissement des rendements, comparés à ceux de la période précédente : en blé, comme en méteil, la moyenne atteignit 18 q/ha. Si 1873 fut une année calamiteuse (12 q/ha), 1874 la rattrapa en fournissant un rendu jusqu'alors inégalé, avec une moyenne de 24 q/ha. Pendant cette même période, le rendement moyen du seigle approcha 21,50 q/ha, celui de l'orge avoisinant 20 q, et de l'avoine 15,60 q/ha.

L'introduction de la culture de la betterave à sucre à plus grande échelle, l'emblavement sur des prairies artificielles rompues, une quantité plus abondante de fumier, l'emploi d'engrais organiques, l'amélioration des façons culturales grâce à l'introduction du machinisme agricole... expliquent ces résultats nettement améliorés.

Pour la période 1905-1913, le blé occupait en moyenne 28 % de la surface labourée (166 ha). La culture du méteil a, quant à elle, disparu. On continuait d'emblaver en seigle par nécessité. Si l'utilisation des moissonneuses est attestée, celles-ci sont dites "javeleuses" c'est-à-dire qu'elles forment des gerbes qu'il convient ensuite de lier en utilisant,

comme traditionnellement, de la paille de seigle. La part du seigle (6 ha en moyenne par an), celle de l'orge (7 ha/an) ont considérablement régressé et ne représentaient, pour les deux céréales que 2,20% de la surface labourée. La part de l'avoine resta quasi constante, 129 ha lui étaient consacrés soit 22% des terres labourées.

On observe un changement important : les céréales qui couvraient environ 65% des terres labourées avant la guerre de 1870, ont vu, avec la disparition du méteil et la régression des cultures d'orge et de seigle, leur part ramenée, au cours de cette période, à 52% : ces 13% de surfaces labourées perdues pour les céréales correspondaient presque exactement à la part consacrée à la culture de la betterave sucrière sur le finage de Neufvy en 1907 (79 ha).

Pendant cette période, les rendements en blé restèrent étonnamment inchangés, comparativement à la précédente (18q/ha). Plus surprenant encore, ceux du seigle (17 q/ha) et de l'orge (18q/ha) reculèrent, sans qu'on puisse trouver d'explication, si ce n'est que la Ferme du Pré qui exploitait 314,50 ha pour le compte de la Sucrerie de Francières, soit près de 53% des terres labourables, aurait favorisé en qualité et en rendement, la seule production qui comptait pour elle : celle de la betterave à sucre, lui consacrant l'utilisation d'un maximum d'engrais dont n'auraient plus bénéficié des productions jugées secondaires (orge, seigle).

Seul progrès significatif : le rendement de l'avoine, qui passa entre les deux périodes de 15,60 q/ha à 18q, soit une augmentation de plus de 15%.

L'intervalle 1920-1939 peut se scinder, dans le domaine de la culture des céréales, en deux époques homogènes, dont la césure se situe au tournant de l'année 1925.

Avant 1926, la culture du blé occupait en moyenne 183 ha, soit moins de 32% des surfaces labourées, après cette date. Cette surface augmenta significativement, puisqu'elle fut portée à 198 ha en moyenne (201 ha en 1935, 206 en 1939) et couvrit plus de 34% des terres labourées, plus particulièrement, au détriment de l'avoine et des autres céréales secondaires.

Un progrès considérable est constaté au niveau des rendements, celui du blé dépassant 26 q/ha en moyenne : on atteint des rapports inégalés antérieurement (plus de 30 q/ha en 1925 et en 1938).

Jusqu'en 1925, 120 ha d'avoine étaientensemencés (21% des terres labourées) ; après cette date, sa part chuta, pour ne couvrir en moyenne 14,50% de ces mêmes terres labourées, soit 84 ha. Une augmentation sensible des rendements (25,30 q/ha en moyenne, plus de 30 q/ha les bonnes années) et l'introduction de tracteurs à la Ferme du Pré expliquent cette régression des surfaces.

La part du seigle devint de plus en plus résiduelle. Cette culture convenait aux terres pauvres, comme celles bouleversées par la guerre et les tranchées, remises en culture après avoir été nettoyées en 1919-1920 : 11 ha de seigle étaientensemencés en 1920, 3 en 1923, 1 en 1928 : on n'avait plus besoin de liens de paille, depuis que les cultivateurs étaient équipés de moissonneuses-lieuses qui utilisent de la ficelle de sisal. Cette culture disparaît du terroir de Neufvy en 1939. Le rendement, là encore, augmenta de manière importante (22 q/ha).

La proportion cultivée en orge était encore significative jusqu'en 1925 (2% de la surface agricole utile), sa part alla en s'amenuisant, cette céréale qui rapportait 21 q/ha, ne devait plus être cultivée à partir de 1938.

Pendant près d'un siècle, nous avons assisté à une diminution constante des emblavements.

Ils couvraient environ les deux tiers du terroir labouré en 1857, mais n'en concernaient plus que 52% au début du XX^{ème} siècle, à l'époque où le méteil disparaissait ; moins de 45% vingt ans plus tard, au moment où régresaient significativement les ensemencements en avoine et notamment ceux en seigle et orge.

Dans le même temps, particulièrement au tournant du siècle, explosaient les rendements en céréales. Les facteurs explicatifs sont faciles à rassembler.

La Ferme du Pré exploitait, pour le compte de la Sucrerie de Francières, 52% des terres labourables de la commune en 1907, 60% en 1937, 76% en 1943-1944, époque où les terres de la Ferme du Bout du Bois lui furent cédées.

De pareils rendements ne peuvent être justifiés que par une amélioration des façons culturales et un apport considérable d'engrais domestiques et chimiques : la culture, on oserait dire, à outrance de la betterave à sucre, a d'abord permis l'accroissement en quantité et en qualité des fumiers. Depuis la fin du XIX^{ème} siècle, les grandes exploitations, à vocation betteravière, ont choisi de privilégier les bœufs comme force de traction, car on les nourrissait à bon compte de pulpes, produit dérivé de la betterave. En plus d'apporter une force de traction appréciée pour les labours profonds, les hersages en terrains lourds, le débardage et le transport des betteraves, les bœufs ont pour vertu de se contenter d'une alimentation moins coûteuse que celle dispensée aux chevaux et de donner un fumier plus abondant et de meilleure qualité. La culture de la betterave, comme celle des autres spéculations, se sont ressenties favorablement des façons culturales données à la terre à l'aide des bœufs, l'utilisation plus importante du fumier com-

plétée par l'emploi mieux raisonné et plus abondant d'engrais chimiques, (les profits tirés de la betterave l'autorisaient, comme ils permirent au début des années 1920, une forte mécanisation). Ces facteurs expliquent l'augmentation considérable des rendements dans le domaine des céréales entre les deux guerres.

Le développement de la production de betteraves sucrières

Dans la période 1857-1868, sur le terroir de Neufvy, on plantait en moyenne 5 ha de betteraves sucrières par an, cette production rendant aux environs de 100 q à l'ha.

Des sucreries se sont installées aux alentours de Neufvy : Francières en 1829, à 7 km, La Neuville-Roy, Monchy-Humières, à 9 km, Ressons-sur-Matz, à 11 km)...(4)

Dans la période qui succéda à la guerre de 1870, les cultivateurs comprirent tout le profit qu'ils pouvaient tirer de cette production avantageuse au niveau des assolements, des façons culturales, de la nourriture animale, du rapport financier. Aussi, la surface cultivée décupla (entre 40 et 60 ha furentensemencés en betteraves entre 1871 et 1873), le rendement fut multiplié par 3 (30 t/ha), atteignant même 35 t/ha en 1882 : la production étant payée au poids, la masse était partout privilégiée, ce qui ne faisait pas l'affaire des fabricants de sucre, qui devaient traiter de grosses quantités de betteraves à faible teneur saccharifère, augmentant leur coût de la production.

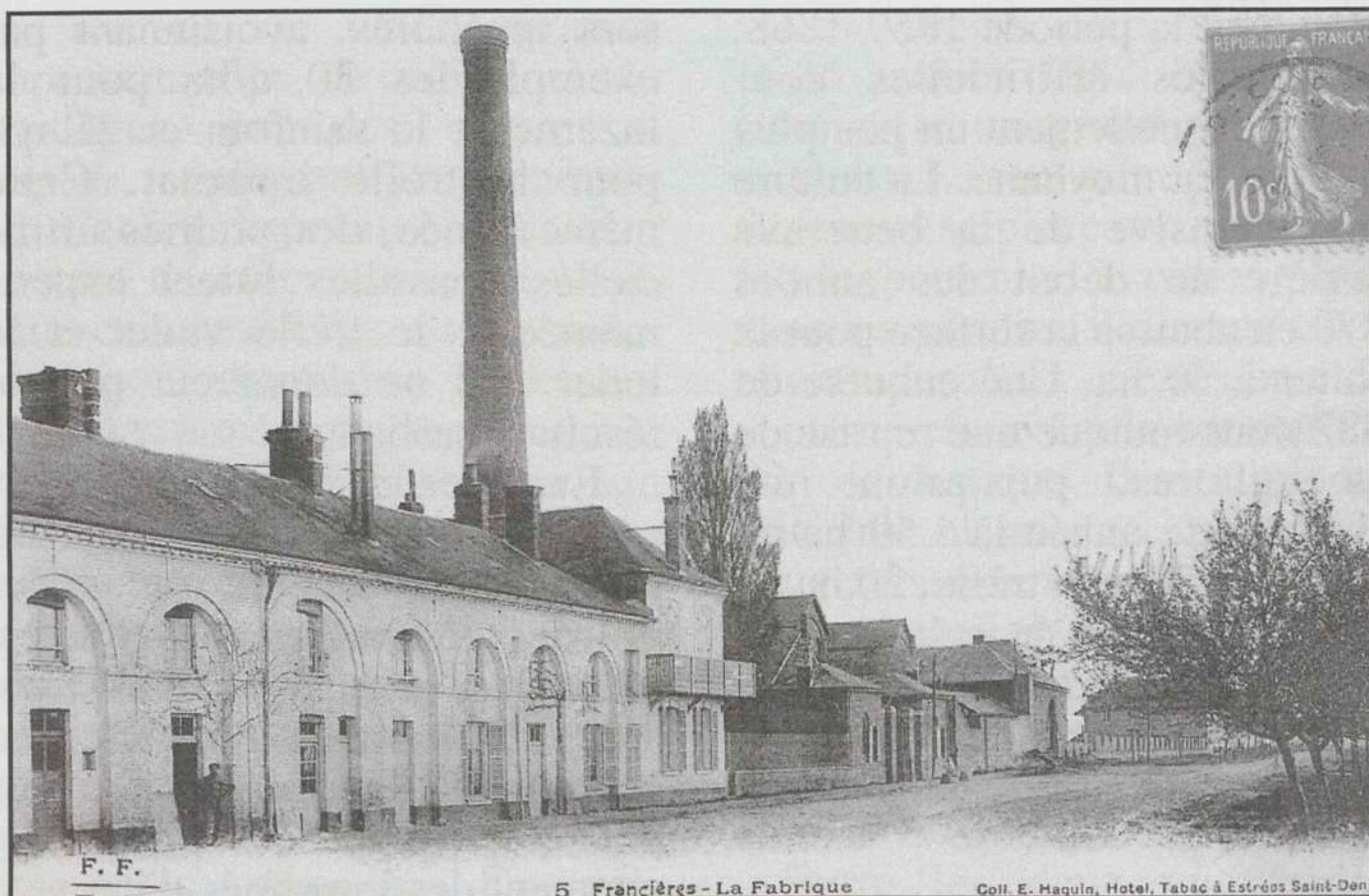
Dans la période qui précède la guerre de 1914-1918, les fabricants allaient imposer une nouvelle manière de payer les betteraves qu'ils achetaient, préférant la qualité à la quantité, ils astreignirent les cultivateurs à produire des betteraves à haute densité sucrière. A partir de ce moment-là, on procéda dans les champs de betteraves à la pesée géométrique

qui déterminait le poids estimé de la récolte et surtout la densité en sucre des betteraves à récolter ; cette densité devait fixer le prix payé au planteur, étant encore entendu que les champs comportant des betteraves de trop faible densité (leur transformation étant jugée non rentable), étaient refusés par l'industrie. Les planteurs s'évertuèrent, dès lors, à semer des graines rendant moins à l'hectare mais produisant des betteraves à forte densité saccharifère. Les rendements s'établirent alors à 22 t/ha.

A Neufvy, avec la reprise en 1906-1907 de la Ferme du Pré par la sucrerie de Francières (5), la superficie consacrée à la betterave ne cessa de s'étendre sur le terroir communal : près de 80 ha en 1907, plus de 90 en 1909, 106 ha en 1911, 115 en 1913. En sept ans, la surface ensemencée en betteraves augmenta de 44%, alors qu'elle régressait chez les autres cultivateurs du village. A partir de 1913, la Ferme du Pré ensemença le tiers de ses surfaces labourées en betteraves. Le même rendement moyen de 22 t/ha est toujours observé.

Dans la période 1923-1939, ce qui a été relevé pour la période précédente se confirma pour la Ferme du Pré. L'exploitation occupant plus du tiers de ses terres à la production de betteraves sucrières, elle pratiquait un assolement simplifié fondé sur quatre productions principales : le blé, la betterave sucrière, l'avoine et la luzerne, toutes les autres productions étant accessoires.

Le rendement en betteraves augmenta sensiblement au cours de cette période, pour atteindre assez régulièrement 30 t/ha dans les cinq années précédant la guerre. Jamais la spécialisation d'une ferme n'est allée aussi loin à Neufvy où, traditionnellement, les productions agricoles gardaient une grande variété.



La sucrerie de Francières, débouché des betteraves de Neufvy
(carte postale de l'entre-deux-guerres, coll. J. Bernet)

Les productions fourragères

Nous avons observé, du milieu du XIX^{ème} siècle à la veille de la guerre de 1939-1945, la baisse sensible des troupeaux ovins, l'augmentation modeste du cheptel chevalin et l'accroissement important du nombre des bovins grands consommateurs de paille et de produits fourragers.

Les prés naturels

Dans les statistiques dont nous disposons, ils sont demeurés d'une superficie semblable de 1857 à la guerre de 1914-1918, comptant pour 8 ha en moyenne. Ces prés étaient fauchés à la fin du printemps, puis quand le foin séché avait été récolté, au début de l'été, les bestiaux y étaient introduits pour pâturer les regains. A partir de 1923, les prés naturels augmentèrent en superficie, occupant aux environs de 15 ha, jusqu'à la veille de la Deuxième guerre mondiale.

Les fourrages

En 1762 déjà, le Comité d'agriculture de l'Élection de Beauvais distribuait des graines de sainfoin, de minette (luzerne à fleurs jaunes dite lupuline) afin

de les faire connaître aux cultivateurs (6).

Avec elles, fut introduite la pratique des prairies artificielles qui permirent, après les années 1840 dans notre région, de faire reculer la pratique de l'assolement triennal et les contraintes collectives qui y étaient liées, mais surtout de cultiver en partie la sole qui, jusqu'alors, était réservée à la jachère morte pour y produire des fourrages.

La troisième sole reçut, pour une part qui ne cessa d'augmenter au fil des années, en plus du trèfle, de la minette, de la luzerne et du sainfoin, des fourrages annuels sous forme de légumineuses à grosses graines : féverolles ou fèves de cheval, lentilles, lentillons, vesces, pois gris ou bisaille, d'autres quelquefois déclinés en composés appelés "menus grains" : l' "hivernache" (mélange de vesce d'hiver et de seigle), la "dravière" (mélange de vesce de printemps et d'avoine), la "mangeaille", rassemblant d'autres combinaisons... La part de ces fourrages annuels et "menus grains" diminua considérablement à Neufvy, quand s'imposa au début des années 1870, la culture à grande échelle de la betterave sucrière, qui les remplaça par l'emploi des pulpes.

Pendant la période 1857-1868, les prairies artificielles couvraient annuellement un peu plus de 90 ha en moyenne. La culture plus intensive de la betterave sucrière au début des années 1870 en abaissa la surface pour la limiter à 70 ha. Une enquête de 1882 nous indique une reprise de ces cultures, puisqu'ont été semés, cette année-là : 50 ha de sainfoin, 15 ha de trèfle, 20 ha de luzerne et 10 ha de cultures non dénommées (autres que des betteraves fourragères) ; il ne peut s'agir que de fourrages annuels légumineux ou de "menus grains".

Pour la période 1905-1913, les prairies artificielles tournent annuellement autour de 84 ha, avec l'introduction sur 15 ha, pour la première fois, du trèfle incarnat en 1909. Il supplantera le trèfle commun à la veille de la guerre de 1914. La part de la luzerne restait prépondérante : elle représentait toujours plus de 60% des surfaces consacrées aux prairies artificielles, alors que le sainfoin n'en occupait que 17%.

Les enquêtes indiquent qu'une partie des fourrages étaient consommés en vert ; il en était de même pour les regains. On apprend encore que certains cultivateurs continuaient à cultiver de la vesce et des pois gris sur de petites surfaces. Les rendements en foin sec étaient, en moyenne, de 26 q/ha pour le trèfle, 25 q pour la luzerne, 20 q pour le sainfoin. Ceux de 1907 furent particulièrement médiocres à cause, cela étonnera aujourd'hui, des dégâts causés par les campagnols (7), qui pouvaient, les mauvaises années, entraîner la perte du cinquième de la récolte.

En 1923, le trèfle incarnat avait totalement remplacé le trèfle commun. Avec la luzerne et le sainfoin, il fut régulièrement cultivé pendant toute la période 1920-1939. La culture de la luzerne représentait 2/3 des surfaces consacrées aux prairies artificielles, le sainfoin 1/5, le trèfle incarnat 1/7. Les rendements se

sont améliorés, avoisinant par exemple les 30 q/ha pour la luzerne et le sainfoin et 25 q/h pour le trèfle incarnat. Cette même année, des prairies artificielles nouvelles furent expérimentées : le trèfle violet et le lotier, qui ne donnèrent pas de résultats probants.

Exceptés les trois grands fourrages, d'autres ressources fourragères étaient encore tirées des prairies temporaires, herbages, pâturages, pacages : mais l'absence de définitions claires pour ces appellations ont conduit les personnes préposées au renseignement des imprimés d'enquête à produire des indications erronées, qui rendent ces informations inexploitable.

La betterave fourragère

Aux cultures fourragères, nous devons ajouter celle de la betterave fourragère dite "betterave à vaches" qui, souvent râpée et mélangée avec de la glume de blé ou de la paille hachée, des menus grains ou des légumineuses, servait de provende aux vaches laitières.

Il en est fait mention pour la première fois à Neufvy dans l'enquête de 1862 pour 2 ha. L'enquête de 1858 ne la mentionne pas. On en cultivait 4 ha en 1882, qui rendaient ordinairement 35 t/ha, mais qui, cette année-là, produisirent 40 t/ha. Au début du siècle, la betterave fourragère était cultivée sur 15 ha en moyenne mais en 1911-1913 les surfaces plantées chutèrent de 40%, pour s'établir à 9ha en moyenne, sans qu'on puisse s'expliquer pourquoi, si ce n'est le remplacement à la Ferme du Pré de cette culture par celle de la betterave sucrière ; les pulpes que l'exploitation recevait en retour de ses livraisons de betteraves à sucre rendirent inutiles la poursuite de cette spéculation

Dans la période 1920-1939, la superficie plantée en betteraves fourragères s'établit à une moyenne de 6,50 ha, avec

d'énormes variations : 3 ha en 1928 comme en 1932, 15 ha en 1935. La Ferme du Pré n'en produisit plus, les pulpes lui suffisant pour nourrir ses animaux. Les autres cultivateurs de Neufvy, qui n'avaient pas cet avantage, en cultivaient en moyenne 10 ha. pour la période 1935-1939 : la culture était profitable du fait, à l'époque, d'un rendement de 40 t/ha ce qui amenait certains cultivateurs à envisager de donner une vocation laitière à leur exploitation.

Les autres cultures

La pomme de terre

Elle était connue dans l'Oise bien avant que Parmentier ne remette à l'Académie de Besançon son mémoire sur les «*Recherches sur les végétaux qui, en temps de disette, peuvent remplacer les aliments ordinaires*» (1772).

Un Monsieur de Corberon l'avait introduite vingt ans auparavant sur ses terres de Troissereux près de Beauvais, où elle était restée confinée. En 1780, elle est attestée à Salency près de Noyon, et c'est aussi l'époque où le Duc de La Rochefoucauld encouragea les premiers essais à Liancourt (8). Elle fut introduite, d'après Graves, vers 1795 dans le canton de Ressons où, culture avantageuse, elle ne manqua pas de se répandre rapidement (9).

En 1853, on comptait 4 ha plantés en pommes de terre sur le terroir de Neufvy.

De 1857 à 1868, on en planta, annuellement, en moyenne, un peu plus de 21 ha, sans qu'on connaisse la proportion de pommes de terre de consommation courante par rapport aux pommes de terre à féculé. Ce que l'on sait, c'est que très tôt, de nombreuses féculeries ont été installées aux alentours de Neufvy : à Pont-Sainte-Maxence en 1823 (déboché habituel des

productions agricoles de Neufvy jusqu'après la Révolution française), à Ressons, à Grandfresnoy... avant 1856.

La place donnée, au début des années 1870, sur le terroir de Neufvy, à la betterave sucrière, conduisit à diminuer les plantations de pommes de terre, qui couvrirent en moyenne aux environs de 12 à 15 ha entre 1872 et 1882, avec un rendement moyen de 100 q à l'hectare. Cette surface tomba à 10 ha en 1905-1909, pour être encore réduite de moitié en 1910-1913, moment où la Ferme du Pré consacra le maximum de ses terres à la culture de la betterave à sucre, à une époque durant laquelle une utilisation plus importante de la potasse permit d'atteindre un rendement de 150 q/ha.

Dans les années 1920-1925, les cultivateurs abandonnèrent la production de pommes de terre sur le terroir de Neufvy ; elle reprit sur une surface moyenne de 10 ha de 1928 à 1939, avec un rendement amélioré qui dépassa 200 q/ha à la veille de la guerre de 1939. Une meilleure sélection des plants de pommes de terre à féculé, un emploi judicieux des engrais ont permis en 20 ans, entre 1909 et 1929, une augmentation de 33% des rendements.

Les cultures oléagineuses et textiles

Par intermittence, on a cultivé du colza sur le terroir de Neufvy, aux environs de 10 ha en 1853, 4 ha en 1857 comme en 1861-1863, il produisait alors 6hl de graines à l'ha soit un rapport brut de 210 F/ha. En 1871, 3 ha en furentensemencés, qui rapportèrent 20 hl/ha au prix de 26 F l'hl soit une augmentation du revenu brut de près de 150%. On comprend qu'en 1872, par effet d'aubaine on en ait cultivé 10 ha, hélas ! l'engorgement du marché fit chuter durablement les cours.

La culture du chanvre s'est amenuisée à la fin des années 1860 : une forte concurrence étrangère et le remplacement de

la marine à voile, grande consommatrice de voiles et de cordages, par des navires à vapeur, expliquent le phénomène. Neufvy disposait encore d'un hectare de chènevières en 1862, cette culture déclina alors rapidement pour disparaître totalement avant les années 1870.

Au milieu du XIX^{ème} siècle, à l'instar de nombreuses communes du nord du département, le lin tenait encore une petite place dans le système de culture : on en comptait 3 ha en 1862, jusqu'à 6 ha en 1871-1873 avant qu'il ne soit étouffé par la concurrence étrangère. Une velléité de reprise fut constatée entre 1928 et 1932 : on ensemença 3 à 4 ha de lin, avec une pointe de 15 ha en 1929 mais la tentative fut sans lendemain.

Les cultures maraîchères, horticoles, arboricoles et autres diverses

Comme partout dans l'Oise, antérieurement à l'introduction de la pomme de terre, on continuait au milieu du XIX^{ème} siècle, à cultiver par tradition à Neufvy, des haricots, des fèves, des pois.

Vers 1862, ces légumes secs étaient principalement produits sur les micro-exploitations des ménagers comme d'autres productions potagères : carottes, navets et panais (2,50 ha), choux (1,20 ha), salades (0,40 ha), citrouilles, courges, poireaux, oignons, produits pour la consommation domestique et dont les surplus (surtout les haricots) étaient commercialisés au marché de Compiègne. Ces cultures maraîchères disparurent à la veille de la guerre de 1870.

Diverses cultures furent tentées qui ne s'imposèrent pas : les topinambours en 1925, des cultures porte-graines de betteraves en 1935, des asperges entre 1925 et 1935, des légumes de plein champ (entre 6 et 15 ha annuellement entre 1930 et 1939. Il n'en reste que le souvenir.

Les vergers comptaient pour 16,35 ares en 1862. Neufvy n'a jamais été un grand producteur de fruits. Le seul arbre fruitier qui ait trouvé sa place sur son terroir, fut le pommier à cidre, planté dans les pâtures, il donnait encore entre les deux guerres un cidre apprécié réservé à la consommation domestique. Il s'en produisait 280 hl en 1853. Entre les deux guerres encore, un bouilleur de cru installait son alambic près de l'Aronde deux fois par an, en novembre et en mars, pour distiller la lie des fonds de tonneaux et en tirer la "goutte".

Entre les deux guerres les marais furent plantés de peupliers (21 ha) dont le bois servait à la fabrication des allumettes et accessoirement à celle des cageots. D'autres parties furent transformées en oseraies (7 ha) : l'agriculture utilisant en nombre des paniers (à pommes de terre), des mannes (pour le transport du cresson : 20 ares de cressonnières sont attestées à Neufvy en 1923), des légumes, des provendes et des pulpes préparées pour l'alimentation animale, on répondait ainsi aux besoins locaux.

Conclusion

Ainsi, l'analyse, sur près d'un siècle, des productions tirées du sol du finage de Neufvy, nous permet de mesurer un certain nombre de progrès dans le domaine agricole.

Nous assistons, au milieu du XIX^{ème} siècle, à la disparition progressive de l'assolement triennal, contraignant à bien des égards, limitant en tout la liberté et l'initiative individuelle. Nous constatons qu'un lent progrès des rendements s'amorce au tournant du siècle, sans doute grâce à une amélioration des façons culturales (mécanisation et amélioration de la traction) et à l'utilisation plus fréquente des engrais chimiques, l'emploi de ceux-ci s'amplifie significativement à partir des années 1925. De même

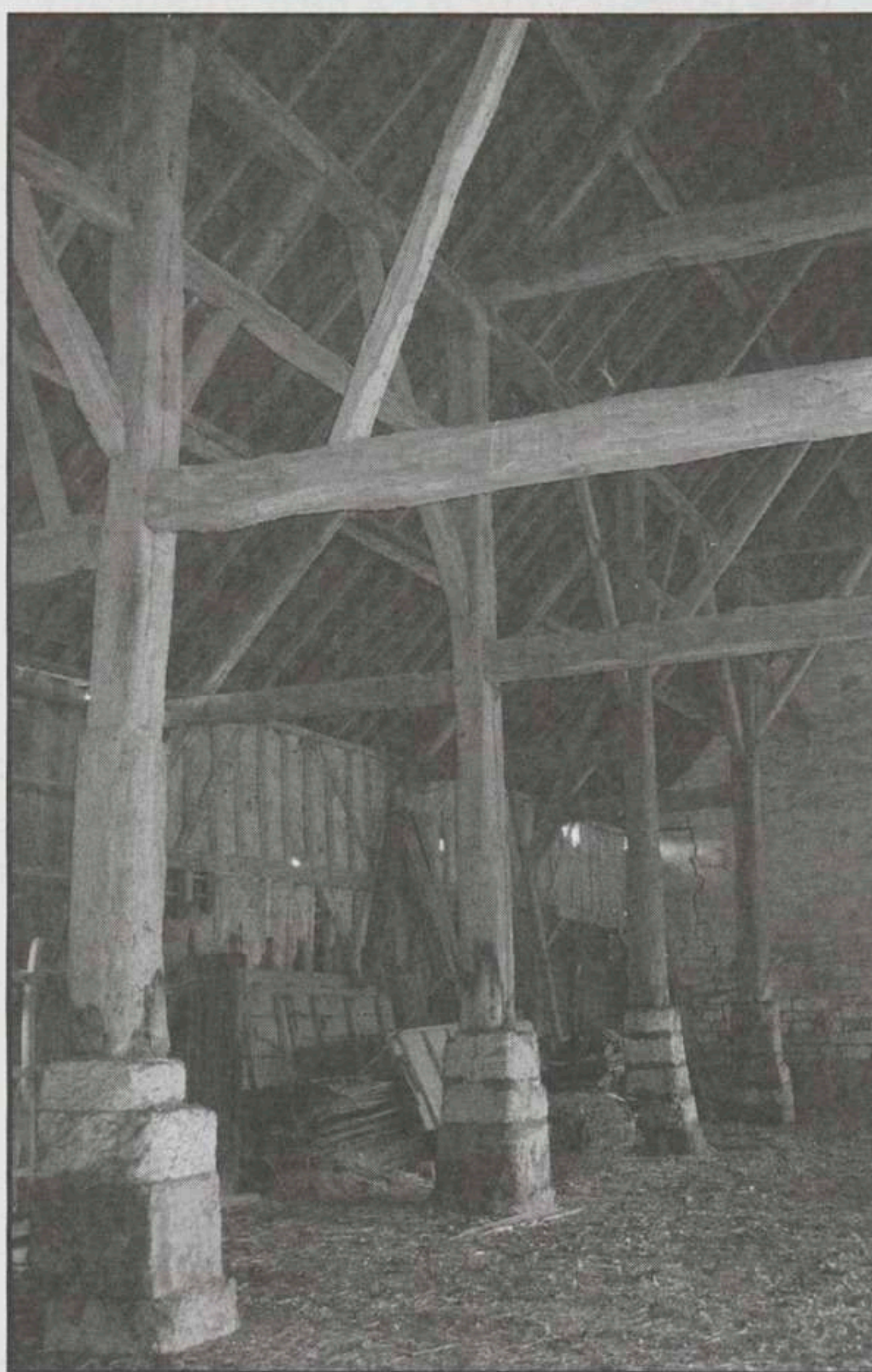
nous observons la disparition de certaines productions : du méteil et du seigle au début du siècle et, après l'introduction de la betterave sucrière, de nombre de productions fourragères, si bien qu'au début du XX^{ème}, l'éventail des productions végétales agricoles semble se limiter à quelques spéculations nécessaires à la production en masse de la betterave industrielle, qui est à l'origine de tous les grands progrès agricoles du temps.

Il va sans dire que l'exemple des productions du terroir de Neufvy n'est ni généralisable ni probant. En effet, avec l'exploitation de la Ferme du Pré puis de la Ferme Quévin par la Sucrierie de Francières, nous nous trouvons en présence de deux agricultures fortement contrastées.

Sur 2/3 du terroir, la première qui a la production de la betterave pour pivot, s'est dotée d'un assolement raisonné favorisant cette production ; moderne, mécanisée, aux structures d'exploitation adaptées, aux moyens financiers importants, elle loue ses terres et recherche en tout le progrès ; elle préfigure, du fait de son avance technique et économique, l'agriculture de la fin du XX^{ème} siècle. Elle côtoie la seconde, l'agriculture traditionnelle du petit village, semblable, sans doute, à celle des villages circonvoisins, qui est celle des petits propriétaires-fermiers ; cette dernière se livrait, pour limiter les aléas, à une polyculture-élevage aux productions variées et manquait de moyens monétaires pour imiter le modèle que développait près d'elle l'agriculture capitaliste qui lui disputait, sur le terroir, afin de l'évincer, toutes les terres mises à bail.

*

**Intérieur de la grange
de la Ferme du Pré
(photo. Michèle Polak)**



Notes :

(1) Ces documents ont été inventoriés, étudiés et classés selon la codification officielle. Leur examen nous a permis de réaliser deux études, l'une en collaboration avec Jacques Bernet : "Neufvy-sur-Aronde sous la Révolution (1789-1799)", *Annales Historiques Compiégnoises*, Automne 2005, n°99-100, p. 39 à 58, l'autre inédite, que j'ai offerte à la Commune de Neufvy, le 30 mai 2007 : "Neufvy-sur-Aronde, 200 ans de vie municipale" (198 p.), dont le chapitre "La vie agricole" a été grandement été repris pour la rédaction du présent article.

(2) Voici ce que pensait, en 1845, le Baron de Tocqueville, Président de la Société d'Agriculture de Compiègne de la manière dont on s'employait à renseigner les états de statistiques agricoles : "... un tel travail, abandonné presque partout à des individus isolés qui, certains de n'être ni contrôlés ni contredits dans leur travail, remplissent à la hâte, et sans sortir de leur cabinet, les colonnes qui leur sont présentées, aussi insoucieux d'accomplir consciencieusement leur mission, que l'administration semble de l'être d'obtenir des documents sérieux", *L'Agronome praticien* n° 24, novembre 1845, p. 542.

(3) Louis Graves nous apprend qu'en 1846, les vignes couvraient encore 2,42 ha à Neufvy ; leur superficie s'abaissa à 0,40 ha en 1852, pour devenir résiduelle en 1862. Le ban des vendanges n'est plus prononcé à Neufvy à partir de 1860. *Précis statistique des cantons de l'Oise*, Tome XIII, canton de Ressons-sur-Matz.

(4) Voir *Annales Historiques Compiégnoises*, n°53-54, printemps 1993 : Jean-Pierre Besse, Guy Marival, "Cent ans d'industrie sucrière dans l'Aisne et de l'Oise", carte p. 26.

(5) Afin d'assurer la production de la matière première agricole nécessaire à son industrie et de se dégager de toute dépendance à l'égard des planteurs locaux, la Sucrierie-Distillerie de Francières, à mesure qu'elle développait sa production, avait acheté mais le plus souvent loué des fermes et les terres disponibles à Francières, Grandvillers, Moyvillers, Neufvy ; elle exploitait ainsi 1828,93 ha en 1941, auxquels il faudra adjoindre les 123,34 ha de terres médiocres de la Ferme du Bout-du-Bois de Neufvy, cédée à la S.D.F. au 1er janvier 1942. (Archives municipales de Neufvy, dossier F 4). La SDF avait décidé de tirer un profit maximum de la filière betteravière ainsi créée : la rotation des cultures visait à la production maximale de betteraves à qualité saccharifère élevée ; les fermes s'adonnaient en outre à la production laitière et à l'élevage de bœufs de boucherie, employant sur place en complément des cultures fourragères, les collets de betteraves de l'exploitation et la pulpe et les mélasses de la sucrierie.

(6) Th. Leroux et M. Lenglen, *L'agriculture dans le département de l'Oise*, Baillièrre, Paris, 1906, p. 212.

(7) Mammifère rongeur, au corps plus ramassé que le rat, à queue courte et poilue ou rat des champs (de l'italien *campagnolo* ou *campagnard*).

(8) Th. Leroux et M. Lenglen, *L'agriculture dans le département de l'Oise*, *op. cit.*, p. 193.

(9) Louis Graves, *op. cit.*, Tome XIII, p. 108.